

Les Salines de Salins-les-Bains (France)

Philippe Mairot



I Seminário Internacional sobre o sal português
Instituto de História Moderna da Universidade do Porto, 2005, p. 41-45

Les Salines de Salins-les-Bains (France)

Philippe Mairoi*

Resumo

As salinas de Salins-les-Bains, classificadas como Património Mundial, são uma prova excepcional da produção de sal em França. De acordo com dados arqueológicos e documentais, existiu produção salineira em Salins-les-Bains desde o Neolítico até 1962, data em que a actividade industrial cessou. Todos os anos, este monumento é visitado por 55 mil pessoas. Presentemente está em desenvolvimento um projecto que visa a valorização, recuperação e conservação do local, através da criação de um museu do sal.

Les salines de Salins Les Bains (Jura-France, Musées des techniques et cultures comtoises) sont un exceptionnel témoignage de la production de sel ignigène en France, classé parmi les Monuments Historiques, et inscrit sur la liste indicative du patrimoine mondial de l'Unesco. Selon les archéologues, la production de sel est attestée à Salins depuis le néolithique. Elle est attestée par des archives de l'an mille à 1962, date de la fin de l'activité industrielle et les bâtiments qui subsistent témoignent de cette si longue durée. Dans les galeries souterraines, on peut aujourd'hui observer les systèmes de pompage et de transmission de mouvements. Dans la salle des poêles, nous conservons un témoignage archéologique du système technique de cuisson. Ce monument accueille aujourd'hui environ 55000 visiteurs par an et nous travaillons actuellement à un projet de développement dont l'objectif est la conservation et la reconquête de l'ensemble du site historique, l'amélioration de sa mise en valeur et de l'accroissement de son audience notamment au travers d'un musée du sel.

La ville de Salins-les-Bains (Jura) abrite d'anciennes Salines dont l'activité a cessé en 1962, après plus de 1200 années d'exploitations. Consciente de la valeur de ce patrimoine – industriel - menacé de destruction, la ville rachète l'établissement en 1966. En 1971, celui-ci bénéficie d'une protection monument historique complète : les galeries souterraines sont classées, les bâtiments de surface sont inscrits à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques. La première campagne de travaux de restauration est récompensée par l'attribution du Grand prix du patrimoine en 1984. Le succès du site auprès du public est incontestable: les salines ont accueilli plus de 26 000 visiteurs en 1984 pour plus de 50 000 en 2001. Cependant, la rénovation du site est aujourd'hui très insuffisante et ses capacités d'accueil sont sans rapport avec sa fréquentation; c'est pourquoi la ville a chargé le réseau

* Ethnologue et sociologue de formation. Fondateur de la fédération des écomusées et musées qu'il a présidé de sa création en 1988 à 1995. Dirige depuis 1988 le réseau régional des Musées des techniques et cultures comtoises. Par ailleurs il est professeur associé à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne depuis 1994 et enseigne dans différentes universités.

des Musées des techniques et cultures comtoises d'en élaborer le projet de rénovation et d'en assurer le suivi.

Une grande partie des bâtiments a été détruite au cours des XIXe et XXe siècles: il n'en reste aujourd'hui plus qu'un tiers. Les galeries souterraines, qui datent pour les plus anciennes parties du début du XIIIe siècle, sont heureusement conservées et accessibles aux visiteurs. Longues de plus de 160 mètres, elles abritent deux anciens puits (*lieux où les sources d'eaux salées sont captées*) reliés par une galerie, une roue à auget qui actionne toujours une pompe du XIXe siècle, et des vestiges archéologiques d'une station de pompage du XVIIIe siècle. En surface, on peut découvrir la salle des poêles (bâtiment d'évaporation) où se trouvent les poêles, nom des chaudières utilisées pour la production du sel ignigène.

La forme, la taille et la capacité des poêles ont varié dans le temps, mais reposent toujours sur le même principe de fonctionnement. La saumure captée dans les puits situés dans les souterrains, est acheminée, via un réseau de canalisations élaboré, dans des réservoirs, d'où elle est conduite dans les chaudières. Sous l'effet du feu, l'eau s'évapore et le sel cristallise progressivement. Puis, les tireurs de sel procèdent à la récolte du chlorure de sodium encore humide à l'aide d'un long râtelier percé appelé râble. Une fois récolté, le sel est acheminé dans les magasins pour être conditionné avant expédition.

Il ne reste aujourd'hui qu'une seule poêle conservée à Salins et en France, dont la survie ne peut être assurée sans intervention.

Il s'agit d'une vaste cuve rectangulaire, assemblée de plaques d'acier (*extra-doux 0,1% de carbone*) rivetées, longue de 17,50 m, large de 4,20 m, profonde de près de 50 cm et d'une capacité de 40 000 litres. Elle est surmontée d'un chapeau en bois - ou *égouttoir* -, à deux pans, soutenu par une charpente massive qui repose sur des poutres verticales disposées tout autour. La chaudière s'appuie sur des murets latéraux, des chicanes de circulation d'air et des chandelles en fonte. L'ensemble de ce dispositif constitue un hypocauste permettant une circulation homogène de l'air chaud sous la poêle.

Les conditions de conservation de la poêle dans cet ancien atelier ne sont pas favorables: les murs et le sol sont imprégnés de sel, la salle est peu isolée de l'extérieur (*faible inertie thermique du bâtiment*) et connaît de très fortes amplitudes thermiques et hygrométriques.

La tenue mécanique de la poêle est menacée car l'ensemble du dispositif de soutènement en sous-œuvre est effondré ou très endommagé; l'égouttoir, la charpente et le sol ne sont pas stables.

L'oxydation du métal (*goethite, akaganéite, lépidocrocite et magnétite...*), gorgé de sel, est extrêmement avancée.

En 1994, à l'issue d'une étude, conduite par le Laboratoire d'Archéologie des Métaux, avait été envisagé un traitement de la poêle par électrolyse, mais dont la faisabilité, fort délicate, la fiabilité, incertaine et le coût très élevé se sont avérés dissuasifs. À l'heure actuelle, les experts consultés proposent un scénario, qui certes doit encore être affiné, mais dont la mise en oeuvre paraît plus réaliste et les résultats potentiels plus sûrs. En voici le principe.

Une phase d'études préliminaires permettra de compléter la connaissance de l'état sanitaire de la poêle (*étude historique, sondage du sol, relevés et calpinage du sol, des abords et de la poêle, maillage et métallographie de la chaudière, épreuves de convenances et protocole d'intervention*) et de décrire précisément le déroulement des travaux à travers une étude opérationnelle préalable.

Une première phase de travaux consistera, sous la surveillance d'un archéologue, à dégager et terrasser les abords et le dessous de la poêle, maintenue par un dispositif mobile en bois. La charpente et l'égouttoir seront démontés et restaurés. La restauration des objets associés au fonctionnement de la poêle (*anciens outils de manutention et de récolte du sel, installations techniques*) débutera également.

La seconde phase de travaux dépend du résultat des études complémentaires, notamment de la proportion de métal sain présent sous la corrosion, pour l'instant inconnue. Si elle s'avère suffisante, on procédera alors à: un décapage avec abrasifs fins (*conforme aux prescriptions du protocole d'intervention*); à l'application de produits anti-corrosion et d'un inhibiteur de corrosion; un traitement de surface, type vieillissement, si besoin. L'absence de métal sous la rouille conduirait seulement à nettoyer légèrement la poêle avant d'entamer la dernière phase.

Celle-ci concerne le réaménagement des abords de la poêle, le remontage de l'égouttoir et la mise en place d'un dispositif muséographique d'interprétation.

L'engagement des partenaires (collectivités territoriales, État, Europe) dans la mise en œuvre de cette opération d'envergure est conforté par le soutien de la Fondation du Patrimoine.